

Tommaso DI CARPEGNA FALCONIERI, *Médiéval et militant.
Penser le contemporain à travers le Moyen Âge*

éd. par Benoît Grévin, Paris, Publications de la Sorbonne, 2015, 320 pages

Bénédicte Rolland-Villemot



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/10891>

DOI : [10.4000/questionsdecommunication.10891](https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.10891)

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2016

Pagination : 409-411

ISBN : 978-2-8143-0313-3

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Bénédicte Rolland-Villemot, « Tommaso DI CARPEGNA FALCONIERI, *Médiéval et militant. Penser le contemporain à travers le Moyen Âge* », *Questions de communication* [En ligne], 30 | 2016, mis en ligne le 13 mars 2017, consulté le 23 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/10891> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.10891>

Tous droits réservés

chercheurs, comme par exemple les pionniers, encore mal connus dans l'espace francophone : Trebor Scholz, auteur de la conférence « The Internet as playground and factory » (2009) reprise dans les actes *Digital Labor. The Internet as playground and factory* (New York, Routledge, 2012) et Christian Fuchs, auteur plus récemment d'un ouvrage majeur, *Digital Labour and Karl Marx* (New York, Routledge, 2014). Le débat va néanmoins au-delà d'une synthèse des travaux existants. Il interroge les possibles pistes de réflexion, utiles à la fois aux chercheurs et aux internautes, sans imposer un regard de surplomb. Sociologues, les deux auteurs laissent admettre que les acteurs savent des choses que les intellectuels peuvent ne pas connaître.

Svetlana Dimitrova
IRIS, EHESS, F-75013
svetdi@yahoo.fr

Tommaso Di CARPEGNA FALCONIERI, *Médiéval et militant. Penser le contemporain à travers le Moyen Âge*
éd. par Benoît Grévin, Paris, Publications de la Sorbonne, 2015, 320 pages

Cet ouvrage écrit par Tommaso di Carpegna Falconieri, médiéviste spécialiste du clergé romain à l'université d'Urbino, est un écrit novateur et essentiel pour comprendre ce que représente le Moyen Âge dans l'imaginaire de nos contemporains. L'étude des images du Moyen Âge devient, sur 317 pages et index à l'appui, une clé de lecture pour appréhender le monde contemporain dans toutes ses dimensions et son rapport à l'histoire. Publié en italien en 2011, cet ouvrage a été traduit en français en 2015. Par l'intermédiaire des douze chapitres thématiques l'auteur analyse la question des constructions sociales, des représentations et perceptions du Moyen Âge, spécialement depuis 1960, décennie que l'auteur estime décisive dans le retour en force du succès du médiévalisme (p. 25). À quoi répond donc le Moyen Âge dans « nos » sociétés contemporaines ? Époque historique qui a sans doute irrigué le plus les imaginaires modernes, elle-même fait l'objet de constructions multiples depuis l'humanisme. Le médiévalisme qui apparaît au XIX^e siècle, à l'époque romantique, est construit selon l'auteur sur l'idée d'un vide à combler entre classicisme et temps présent. Les perceptions du Moyen Âge sont des constructions intellectuelles, des objets des politiques et d'usages sociaux, qui véhiculent des valeurs tant positives, constituées par le symbolisme, le merveilleux et la sensibilité, que négatives, temps des barbares, de la corruption et de la peste la croisade, les sorcières. Pour l'auteur, il existe un Moyen Âge sombre et un moyen Âge lumineux.

L'historien italien Tommaso di Carpegna Falconieri décrit le médiévalisme comme la « projection dans le présent d'un ou plusieurs Moyen Âge idéalisés » (p. 33). Le Moyen Âge est en effet l'objet d'une réappropriation et d'une réinvention permanentes par la société. Depuis le XIX^e siècle, les références médiévales se multiplient dans la littérature, le cinéma, la musique, l'histoire, la politique, l'architecture, la bande dessinée... Dans les études anglophones, le *medievalism* désigne la présence du Moyen Âge aux siècles suivants, sa réception aux XVI^e-XXI^e siècles, dans le domaine de la création artistique et dans le domaine universitaire. En France, les travaux des « médiévalistes » sont déjà nombreux, mais le terme de *médiévalisme* n'est pas encore adopté et peu de réflexions théoriques existent, qui éclaireraient ces pratiques, leurs différences avec les travaux anglo-américains ; certaines difficultés méthodologiques ne sont donc pas toujours prises en compte. C'est le grand mérite de cet ouvrage d'apporter une réflexion sur la pertinence de l'étude du médiévalisme, surtout depuis son grand retour à l'aube de l'an 2000 où la crainte d'une catastrophe planétaire (le bogue du millénaire) a pris un aspect millénariste médiéval (p. 36). Après le 11 Septembre, « nous sommes entrés dans une nouvelle ère » (*ibid.*). Le *new medievalism* propose une théorie qui bâtit des analogies structurelles entre le Moyen Âge et les enjeux du monde contemporain. « On se croirait au Moyen-Âge » (p. 30), sauf que l'homme médiéval ne savait pas qu'il vivait au Moyen-Âge. Les études sur la réception du Moyen Âge et le médiévalisme, entendu comme l'ensemble des références au Moyen Âge dans le monde contemporain ne sont pas récentes, comme le montre la bibliographie établie par Richard Utz (dans le projet *Perspicuitas*, université d'Essen – Duisbourg en Allemagne : <https://www.uni-due.de>).

Le médiévalisme trouve sa force au XIX^e siècle grâce au courant romantique. Il décline dans les années 20, sauf dans l'Allemagne nazie. Il revient dans les années 70 et explose véritablement après la chute du Mur de Berlin à tel point que Benoît Grévin dans son propos liminaire parle en 2015 d'« invasion du Moyen Âge dans l'imaginaire, les pratiques et l'idéologie contemporaine » (p. 8).

En 1996, Christian Amalvi (*Le Goût du Moyen Âge*, 2^e édition refondue, Paris, La Boutique de l'histoire, 2002) étudie le goût du Moyen Âge de notre société. En 2015, William Blanc et Christophe Naudin (*Charles Martel et la bataille de Poitiers*, Paris, Libertalia) consacrent un livre sur l'instrumentalisation de la figure de Charles Martel et de la bataille de Poitiers, rappelant ainsi que

la période médiévale était et est encore l'objet d'une réécriture permanente, souvent avec des finalités politiques. Mais les réflexions d'ordre méthodologique, général ou théorique sont rares et plutôt récentes. Le colloque qui s'est déroulé au château de Malbrouck et à Metz, du 19 au 21 novembre 2009 – à l'invitation du Conseil général de la Moselle, a contribué à la constitution d'un cadre théorique, méthodologique, pour la recherche en médiévalisme. Dans l'ouvrage de Tommaso di Carpegna Falconieri, nous retrouvons le croisement disciplinaire qui définit les études sur le médiévalisme : en effet, il s'agit d'envisager la référence au Moyen Âge dans la littérature, le cinéma, la musique, l'histoire, la politique, l'architecture et la bande dessinée...

Dans cet essai, l'auteur donne aussi le droit de s'exprimer au médiéviste. Celui-ci, avec une « grande vigilance critique » (p. 217) devient un observateur des sociétés contemporaines par une démarche comparative. Cette approche et cette méthode s'inscrivent dans la lignée des travaux engagés par des médiévistes à dépasser le fossé entre le Moyen Âge historique et les phénomènes d'expression contemporaines. Jacques Le Goff, dans *Histoire et mémoire* en 1988 (Paris, Gallimard) déplorait l'absence de prise en compte de telles études jusqu'à l'étude novatrice de Patrick Geary (*Quand les nations refont l'histoire. L'invention des origines médiévales de l'Europe*, Paris, Aubier, 2004). Cette auto-réflexivité des études médiévales et plus généralement historiques aide à appréhender à rebours le concept de modernité. Qu'est-ce qui est moderne et pour qui ?

En fait, cette démarche construit un double lien entre le passé et le présent (*doppelte Theoriebindung*, Johannes Fried, « "Gens" und "regnum" : Wahrnehmungs- und Deutungskategorien politischen Wandels im frühen Mittelalter. Bemerkungen zur doppelten Theoriebindung des Historikers », in : Klaus Schreiner et Jürgen Miethke (éds), *Sozialer Wandel im Mittelalter*, Sigmaringen, Thorbecke, 1994, pp. 73-104). Les tentatives de compréhension des sociétés du passé configurent et influencent notre rapport et nos analyses du temps présent et des enjeux contemporains.

Quoi qu'il en soit, ce livre s'adresse à tous et non aux seuls médiévistes. D'ailleurs, que veut dire la floraison des références au Moyen Âge, depuis les milliers de fêtes médiévales qui parcourent l'Europe jusqu'aux utilisations politiques de tout genre, en passant par l'invention de cultures néo-médiévales qui envahissent bibliothèques, cinémas et ordinateurs ? Quel rapport ce médiévalisme entretient-il avec l'histoire scientifique médiévale ? Quels sont les liens entre cette invocation

permanente, qui tient tantôt du mythe, tantôt de la boîte à outils conceptuelle, et les redéfinitions en cours de la société européenne et occidentale ?

Existe-t-il une autre époque historique qui fournisse au monde contemporain autant de matériel pour nourrir son imaginaire ? La politique contemporaine trouve des images d'actualité, des modèles dans le Moyen Âge. Ce Moyen Âge « long » est un réservoir conceptuel depuis la fin des années 60. Tout le monde puise dans ce réservoir dans une ambivalence entre un Moyen Âge sombre et un Moyen Âge lumineux, un Moyen Âge négatif (une vision politique de gauche) et une vision positive (de droite).

Le médiévalisme est devenu aux États-Unis paradigme journalistique et politique. Le gouvernement de George Bush a abusé de la métaphore médiévale dans ses analyses sur le terrorisme international islamiste. En parlant d'eux (les occidentaux), ils parlaient de « nouveaux croisésés » dans une vision positive du Moyen Âge et en attribuant l'épithète de « *medievalist* » aux autres : « Les terroristes islamiques sont également barbares, non civilisés, arriérés, fanatiques, anti-modernes et, de plus, antiméricains : ce sont donc des hommes du Moyen-Âge » (p. 51). Mais, en bon anglais, *medievalist* ne désigne pas un homme vivant au Moyen Âge, mais un spécialiste du Moyen Âge, un médiéviste (en français). L'historien médiéval se voyait ainsi comparé par l'administration américaine à Oussama ben Laden, à Saddam Hussein ou à Al-Zarqawi. Précisément, Bruce Holsinger (*Neomedievalism, neoconservatism, and the war on terror*, Chicago, Prickly Paradigm Press, 2007) a analysé cette équivalence entre le Moyen Âge et le terrorisme islamique dans la théorie du *New-Medievalism*. Le mot croisade, comme l'idée de Moyen Âge a un double visage : le preux et pur chevalier et la part sombre des massacres. En 2002, Oussama ben Laden, en parlant de l'Otan, pour lui un rassemblement de royaumes combattants évoque une treizième croisade. Pour lui, Saladin est la figure mythique de la résistance héroïque et de la victoire sur l'Occident croisé. Saladin est le seul souverain musulman auquel les studios hollywoodiens puissent imaginer dans un rôle positif.

« Regarder vers le passé n'est pas un geste réactionnaire mais une forme de révolution » écrit Pier Paolo Pasolini cité par l'auteur (p. 122). Dans les années 60, l'apogée de l'industrialisation et la réduction importante de la paysannerie donnent lieu à la promotion de la culture traditionnelle, la création d'un folklore moderne. En France, en mai 1968, le monde rural et ses traditions sont érigés en

modèles de la lutte anticapitaliste. L'utopie progressive revient à la mode. Le Moyen Âge est perçu comme le temps de la fraternité avant l'industrie. Un passé immémorial anhistorique, un temps où « les animaux habitaient à l'étage du dessous » (p. 115). La tradition (d'origine médiévale) paysanne est conçue comme une alternative au mensonge de la civilisation bourgeoise des machines, des usines et de l'histoire racontée par les vaincus : une sorte d'existence d'un protocommunisme primordial incarné par Robin des bois. Mais faire de la figure hollywoodienne de Robin des bois « un héros de droite ou de gauche n'a aucun sens du point de vue de l'histoire médiévale » (p. 128).

Cet essai invite les médiévistes à prendre acte de la trajectoire commune, puis de la scission entre médiévistique et médiévalisme. La réflexion se fait l'écho d'une inquiétude à la fin de l'ouvrage : comment abolir la distance qui existe entre les études universitaires sur le moyen âge et le médiévalisme qui existe dans les journaux et les films ? De quel Moyen Âge parle-t-on ? L'auteur étant italien, il nous propose beaucoup d'exemples du médiévalisme en Italie. De plus pour les historiens italiens le *xv^e* siècle appartient à la Renaissance alors que pour les médiévistes français, le Moyen Âge se termine avec la chute de Byzance et la découverte de l'Amérique. Dans l'imaginaire français, le roi Louis *xi* est un archétype d'un Moyen Âge sombre. C'est un essai de l'histoire de la perception et de la représentation. Comment s'est construit cet imaginaire du Moyen Âge ? C'est une analyse de l'histoire et du rôle qui relie l'historiographie à la contemporanéité de *Games of Thrones*.

On perçoit dans ces pages, dans ce « long » Moyen Âge qui, pour Jacques Le Goff (*L'Imaginaire médiéval*, Paris, Gallimard, 1985), aborde jusqu'à nos rivages, l'univers multiple et conflictuel du merveilleux, les images de l'espace et du temps de l'ici-bas et de l'au-delà, les représentations du corps et leur saisie par l'idéologie, les codes symboliques et les métaphores littéraires qui ont permis de penser le monde et la société. Et, à la suite du Marc Bloch des *Rois thaumaturges* (Paris, Gallimard, 1998 [1924]), quelle place faire à l'imaginaire dans le retour à l'histoire politique de l'anthropologie historique ?

En conclusion, nous sommes reconnaissant à l'auteur, mais aussi à Benoît et à Michèle Grévin, d'avoir proposé cet ouvrage en France pour un large lectorat. Il explique au lecteur ce qu'est le Moyen Âge une fois expliqué le contexte de cette période qui peut paraître si loin et qui pourtant nous est si proche. Interroger et interpellé le présent donc : ce livre nous fait penser à la leçon de Marc Bloch et à une science

historique objet et sujet à la fois (*Apologie pour l'histoire ou métier d'historien*, Paris, A. Colin, 2^e édition, 1952).

Dans son propos liminaire, Benoît Grévin explique de façon très pertinente : « Nous ne ferons pas l'économie d'une réflexion sur les usages du passé non académiques, qu'il n'est pas possible de rejeter, d'un geste de la main, comme des épiphénomènes négligeables, loin des tours d'ivoire universitaire ». Voilà « ce que peut l'histoire » ! D'après un autre historien médiéviste, Patrick Boucheron (*Ce que peut l'histoire*, Paris, Fayard, 2016, p. 69) : « Nous avons besoin d'histoire car il nous faut du repos. Une halte pour reposer la conscience, pour que demeure la possibilité d'une conscience ».

Bénédicte Rolland-Villemot

*Institut national du patrimoine, Ihmc, université
Panthéon-Sorbonne Paris 1, F-75005
benedicte.rolland-villemot@inp.fr*

Jacques FIJALKOW, Éliane FIJALKOW, Des élèves face à des témoins de la Shoah. Ils ne savaient pas
Paris, Éd. L'Harmattan, 2015, 358 pages

« Une autre façon d'aborder la Shoah loin des sentiers battus », ainsi pourrait être présenté le dernier ouvrage de Jacques et Éliane Fijalkow. Ce livre s'attache au témoignage, forme spécifique de restitution d'une mémoire, non pas en tant qu'outil de transmission en soi, mais tout au contraire dans un cadre précis et délimité, celui d'établissements scolaires, et sur un thème complexe : la Shoah. Toute son originalité tient à l'approche choisie ; il s'agit d'étudier la réception du témoignage par les élèves et les retours produits. Ce travail appréhende le témoignage comme une forme d'enseignement scolaire de la Shoah, à laquelle les élèves sont clairement réceptifs. Pour en rendre compte, l'ouvrage se présente en trois parties, de contenus assez diversifiés ; une première partie donne une description des éléments étudiés, une deuxième s'attache aux types d'écrits engendrés par les témoignages, tandis qu'une troisième traite de la réception du message transmis.

Une première partie est donc entièrement consacrée à l'interaction entre les témoins et les élèves, construite sur la base du déroulement de l'intervention – témoignage, questions – réponses, messages de remerciements. Les trois premiers chapitres (pp. 17-59 ; pp. 61-77 ; pp. 79-92) sont les textes de trois témoins intervenus dans les écoles. Rédigés comme des interventions orales, ces récits permettent au lecteur de prendre la mesure de l'émotion transmise, de par la simplicité du ton et de l'écrit, l'aspect personnel et la sincérité du partage